

COMPTE-RENDU*

Luis MICHELENA: *Fonética histórica vasca*. (Publicaciones del Seminario *Julio de Urquijo* de la Excm. Diputación Provincial de Guipúzcoa), 455 pp. St. Sébastien 1961.

L'auteur de cette étude, directeur du Séminaire de Philologie Basque à St. Sébastien, jouit d'une réputation excellente solidement établie parmi les bascologues. De nombreux articles, des comptes-rendus et des notes sur une étonnante variété de sujets ont paru de sa main dans mainte revue linguistique, onomastique, euskarologique, pyrénéenne, et j'en passe. On connaît trois autres livres du même auteur, en voici les titres: *Apellidos vascos* (St. Sébastien, 2.^a édition; 1955), *Historia de la literatura vasca* (Madrid, Ed. Minotauro, 1960), *Lenguas y protolenguas* (Salamanque, 1963). L'ouvrage dont le titre figure en tête de ce compte-rendu présente une édition revue de sa thèse de doctorat, soutenue le 26 janvier 1959 à la Faculté de Lettres de l'Université de Madrid.

C'est un lieu commun que de dire que ce livre comble une lacune. Pourtant, telle est l'exacte vérité. Avec un peu d'exagération on pourrait dire qu'il est incroyable qu'on ait pu faire de la bascologie pendant presque tout un siècle sans disposer d'un livre d'ensemble qui étudie les sons basques dans une perspective diachronique et systématique.

Le célèbre ouvrage de M. Henri Gavel: *Eléments de phonétique basque* (Paris, 1920), qui a été le livre de chevet de toute une génération de bascologues, fait, il est vrai, la part belle aux considérations historiques, mais, vieux de plus de quarante ans, il soutiendrait fort mal la comparaison du présent ouvrage. Ceci à cause de plusieurs raisons: d'abord, comme il ne pouvait en être autrement, vu la date de sa parution, le livre de Gavel se situe encore au stade préphonologique; puis, à ce que je crois, il n'a pas suffisamment le sens du système, et, surtout, il renonce presque catégoriquement à remonter au delà de ce qui est immédiatement donné. Certes, je ne dis pas que M. Gavel eût pu faire mieux à l'époque où il écrivait son livre, je dis qu'à l'heure actuelle on a le droit d'être plus exigeant.

A part un petit nombre d'étymologies, tout ce qu'il y a d'hypothétique dans le Gavel se réduit à la question de savoir si certains changements phonétiques basques sont dus ou non à une influence romane, et même ici, M. Gavel se borne le plus souvent à discuter les arguments pour et contre d'autrui, sans vouloir trancher la question.

* *Lingua* 12 (1963), 320-334.

Ceci on peut le prendre pour un compliment; ce serait à tort. Car, ce qui fait avancer la science, ce n'est pas la seule découverte de faits nouveaux; ce qui entraîne le progrès, c'est bien, dans tous les domaines de la pensée scientifique, les tentatives d'explication, les hypothèses, qui, bien entendu, doivent garder la vertu de pouvoir être rattachées aux faits.

Pour en revenir à M. Michelena, au cours de son étude, il arrive à faire plusieurs hypothèses d'un caractère assez général. Cependant, il ne se dissimule aucunement l'importance de l'exigence de vérifiabilité au sens large, à laquelle j'ai déjà fait allusion. Les quelques paragraphes de la préface du livre que je serai amené à citer dans ce qui suit suffiront pour s'en assurer.

De quoi s'agit-il exactement dans le livre de M. Michelena? La réponse à cette question c'est la citation suivante qui va nous l'apprendre. C'est un paragraphe important que je veux traduire in extenso parce qu'il explique, mieux que je ne saurais le faire moi-même, quel est le but précis de cette étude et quelle en est l'utilité.

Il s'agit ici ... de contribuer à la reconstruction du protobasque. En d'autres termes, d'essayer d'indiquer la direction des changements phonétiques et de préciser leurs conditions dans la mesure où le permettent la divergence formelle de certains signifiants basques et l'examen des modifications subies par les mots d'emprunt latino-romans. C'est ainsi qu'on pourra ramener la forme de morphèmes lexicaux et grammaticaux à l'aspect le plus ancien que la comparaison permette d'atteindre, et on pourra reconstruire également, de façon aussi schématique que ce soit, le système phonologique du basque ancien. Ceci a un double objectif, l'un de caractère théorique et l'autre de caractère pratique. Le fait de postuler des réalités hypothétiques qui se situent dans un passé imprécis et en somme assez récent, ne se justifie que dans la mesure où l'on peut expliquer à partir d'elles les faits modernes, en supposant, bien entendu, une certaine régularité dans l'évolution des sons. De plus, et voici l'objectif pratique: si la reconstruction est correcte et si l'on a pris soin de distinguer ce qui est certain de ce qui est plus ou moins probable, on aura obtenu que la langue basque pourra être utilisée avec un moindre risque d'erreur dans la comparaison avec d'autres langues. (*FHV*, p. 11-12).

De ce que nous venons de lire, il s'ensuit que le titre du volume ne correspond pas tout-à-fait au contenu. L'auteur s'en rend d'ailleurs très bien compte: «tanto el sustantivo como el adjetivo no resultan demasiado apropiados» nous dit-il à la page 11. J'ai toutes les raisons de croire qu'il aurait préféré le titre de *Fonología diacrónica vasca*, et je me demande ce qui l'a empêché de le choisir. En tout cas, la raison qu'il en donne lui-même et que je ne veux pas répéter ici, ne m'a point convaincu, et j'espère qu'il voudra bien saisir hardiment la première occasion qui se présente pour conférer à son ouvrage le nom qu'il mérite.

A la base de tout l'oeuvre de M. Michelena, il y a une conviction fondamentale qu'il expose dans les termes suivants: «A ma manière de voir, on peut avancer aujourd'hui de deux façons sur les résultats antérieurs: 1) en utilisant d'une manière plus exhaustive les documents disponibles; et 2) en faisant un usage plus conséquent de la méthode comparative». (*FHV*, p. 13).

Et un peu plus loin: «J'ai déjà suggéré que dans les essais précédents je rencontre une certaine timidité dans l'application de la méthode comparative. Il ne serait pas

difficile de prouver que c'est à la personnalité géniale de Schuchardt que revient ici la plus grande responsabilité: la critique des procédés des néogrammairiens nous est parvenue avant que ceux-ci eussent pleinement fructifié. La reconstruction comparative a beau n'être qu'un jeu; tout jeu a ses règles et personne n'y trouverait le moindre plaisir s'il pouvait le jouer à ses quatre volontés. Je me réfère évidemment à la régularité des changements phonétiques, qu'il faut toujours maintenir comme premier postulat —avec les restrictions que l'expérience nous enseigne continuellement— aussi bien s'il s'agit de la langue basque que de toute autre. Si nous savons avec certitude, pour citer un exemple, qu'une / basque ancienne s'est faite *r* à l'inter-vocalique, nous ne pouvons supposer en aucune façon que le basque commun *al(h)aba* "fille" eût une / ancienne. Ceci, d'autre part, est plus qu'un jeu. La reconstruction comparative, y compris la pure reconstruction interne, peut s'approcher d'une réalité disparue, puisque, dans d'autres langues et dans le basque lui-même, nous voyons que de nouveaux témoignages confirment plus d'une fois la réalité de formes postulées». (*FHV*, p. 14-15).

De même, à la page 20: «Une reconstruction comparative n'est pas quelque chose qui en principe ne puisse être contrastée avec l'expérience. Ce qui est uniquement nécessaire, c'est que les faits du passé arrivent d'une manière ou d'une autre à se transmettre jusqu'à nous». Quant à la position de l'auteur vis-à-vis de ce que nous savons de l'ibérique d'une part, et la comparaison basco-caucasique de l'autre, comment paraît-elle dans son étude? Elle résulte clairement de la citation suivante: «Je n'ai pas négligé de tenir compte des textes ibériques, bien que ce témoignage-là soit rarement allégué. En effet, l'ibérique ne peut être tenu aujourd'hui pour une langue congénère au basque, ou peut-être vaudrait-il mieux de dire qu'une telle parenté, qu'elle existe ou non, n'a pu être démontrée. Néanmoins, dans la mesure où l'écriture permet de le découvrir, l'ibérique, en tant que langue proche dans l'espace, semble avoir eu un système phonologique qui montre de curieuses analogies avec celui qu'on peut supposer pour le basque de cette époque. Les deux langues doivent avoir eu également certains mots en commun, pour peu que la coïncidence s'étende au dehors des noms propres ibériques». (o.c., p. 18). Et il poursuit: «Par contre, je n'ai pas fait entrer en considération les résultats de la comparaison basco-caucasique. Ceci est dû à des raisons méthodiques et non pas à un préjugé contre de telles tentatives. A mon avis, les résultats de la reconstruction interne, pour douteux qu'ils soient sous pas mal d'aspects, possèdent actuellement un degré de probabilité fort supérieur à celui que présentent les meilleurs fruits de la comparaison extra-basque. Il paraît dès lors que, jusqu'à nouvel ordre, celle-ci doit tenir bien présent les résultats de celle-là, et non viceversa. Un jour, et il est désirable qu'il ne soit pas très loin, d'autres langues pourront peut-être éclaircir ce qui dans le basque même ne trouve pas d'explication». (*FHV*, p. 18).

Aux citations que nous venons de voir je n'éprouve guère le besoin d'ajouter des commentaires, car mon point de vue personnel semble bien coïncider ici avec celui de l'auteur. Ceci n'est plus le cas, cependant, pour le paragraphe suivant, également tiré de la préface. Il s'agit de l'action possible du sens sur l'évolution phonétique de certains signifiants: «Il faudrait peut-être justifier aussi le recours fréquent à l'expressivité, qui, sous l'une ou l'autre forme, apparaît généralement dans des ouvrages de ce genre. L'action occasionnelle du sens sur les éléments de la seconde articulation

linguistique (cf. A. Martinet: "Arbitraire linguistique et double articulation", *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15 (1957), 105-116) est un fait amplement démontré, mais il est impossible d'en marquer les limites, comme il arrive toujours lorsqu'intervient dans nos considérations cette grandeur réfractaire à toute délimitation précise qu'est le sens. En réalité, dans toute langue —et la nôtre ne constitue pas d'exception— il reste toujours un ensemble de signifiants (que pour des raisons de principe nous ne cesserons pas de concevoir comme marginaux, quel qu'en soit le nombre) qui ne s'accommodent pas du cadre des correspondances régulières, mais qui présentent certaines caractéristiques formelles, en quelque sorte des régularités d'un autre type, qui peuvent servir pour les différencier et les distinguer». (o.c., p. 21).

Ici quelques remarques s'imposent. Tout d'abord, je suis tenté de dire que le fait même que l'auteur se sente obligé de justifier son recours à l'expressivité dans les termes que nous venons de lire, est déjà une indication assez claire qu'il aurait bien préféré pouvoir s'en passer. Aussi faut-il signaler que dans cet ouvrage-ci ce recours à l'expressivité est sensiblement moins fréquent que dans la plupart des autres travaux de bascologie. Toujours est-il qu'on le rencontre, l'exemple suivant étant assez typique. Nous lisons à la page 254: «Les occlusives fortes initiales se sont perdues régulièrement, sauf en quelques cas où les protégeait le caractère expressif du terme: *kbe*, *ke(e)*, *kei* "fumée", *kbino*, etc. "puanteur" (anc. **kēno*), *t(h)u* "salive" et quelques autres».

A ce propos, il y a lieu de se demander quelles sont ici ces caractéristiques formelles auxquelles est fait appel à la page 21. Il ne saurait s'agir évidemment de l'occlusive initiale, puisque c'est là précisément le trait qui confère à ces mots leur caractère exceptionnel qu'il faut expliquer. Je ne peux qu'avouer que je ne vois pas très bien comment on peut parler à propos de ces exemples de la présence de ce que l'auteur appelle «des régularités d'un autre type».

D'avantage, je dois avouer une ignorance plus grave encore: je ne vois pas du tout ce que M. Michelena pourrait bien entendre en général par l'expression mise entre guillemets. Et malheureusement, il n'y a aucune page dans le livre qui puisse m'aider à percer un peu ce mystère.

Reste la question de déterminer la valeur explicative du recours à l'expressivité. Si l'on se contente de remarquer qu'il est impossible de marquer ses limites à cause de son caractère sémantique, et si cette constatation doit servir ensuite de prétexte pour inclure inconsidérément, sans aucune espèce d'argumentation, tout ce qui se présente comme exception à la règle posée, il est bien clair que la valeur explicative se réduit à zéro, qu'on ne peut plus parler d'explication. Tout se passe dans ce cas-là comme si des phénomènes qu'on n'est pas arrivé à expliquer sont imputés à l'action du sens, pour la bonne raison que celui-ci paraît avoir bon dos dans l'état contemporain de la linguistique.

Dans le livre de M. Michelena —je l'ai déjà dit et je tiens à le répéter ici— le recours à l'expressivité est extrêmement rare et jamais essentiel. Mais là où il se rencontre, et notamment à la page 254, le lecteur ne peut pas ne pas être frappé par l'absence totale de toute argumentation précise, absence d'autant plus remarquable qu'elle contraste nettement avec l'esprit général de l'ouvrage. Dans ces conditions-là, j'ose demander s'il n'aurait pas mieux valu de signaler tout simplement l'existence de quelques exceptions inexplicables pour le moment, afin de stimuler par là les efforts

d'autres chercheurs, sans essayer de leur donner l'illusion facile d'une explication qui n'est qu'apparente. Bien plus que M. Michelena, c'est, il est vrai, M. Gavel qui a abusé de ce recours à l'expressivité. Mais celui-ci du moins a-t-il pris la peine d'avancer un argument précis en faveur du caractère expressif du mot *ke*: «Parmi les mots de pure souche basque où le *k* initial peut s'expliquer par une intention onomatopéique, on pourrait citer le mot *ke* ou *kebe*, qui désigne la "fumée" (chose qui fait tousser)». (*Éléments de phonétique basque*, p. 368).

C'est peut-être à dessein que cet argument-ci n'a pas été repris par M. Michelena. En effet, il ne paraît pas très satisfaisant, d'autant moins que le mot basque *eztul*, qui désigne la toux, semble bien ne trahir aucune «intention onomatopéique». Ce que je regrette, c'est qu'aucun autre argument n'est offert à sa place.

Car, ce qui me semble digne d'attention, c'est que, même dans ce domaine un peu vague, il est possible de présenter des arguments qui sont indépendants d'une intuition purement personnelle. Par exemple, il y a l'argument fourni par l'existence de parallèles tirés d'autres langues. Si l'on veut expliquer par l'action du sens la forme exceptionnelle disons du mot *ke* «fumée», il faudrait montrer qu'il y a des exemples qu'un mot signifiant «fumée» a eu un comportement diachronique particulier. Bien sûr, on pourra objecter que le phénomène en question, de même qu'un tabou, dépend entièrement de la structure socio-culturelle de la communauté de sujets parlants, et qu'un sens très «actif» dans telle communauté, peut être parfaitement «inoffensif» dans telle autre. Sans doute, et c'est ce qui enlève à l'argument nommé toute certitude mathématique. Strictement parlant, ni l'absence de parallèles ni leur présence ne prouve rien. Mais cela n'empêche pas que l'argument garde une certaine valeur heuristique. J'aurai toujours plus de confiance dans une explication qui peut s'appuyer sur plusieurs faits parallèles, que dans une explication, si ingénieuse qu'elle soit, pour laquelle il n'y a pas d'autre exemple.

Pour éviter tout malentendu, je résume ici ma position de la manière suivante: Bien que je recommande une extrême circonspection dans le maniement d'un recours qu'on dit sans limites, je ne nierai nullement la possibilité théorique qu'un signifiant fasse exception aux lois phonétiques à cause de son contenu sémantique. Seulement, avant d'affirmer avec l'auteur que cela est le cas de tel ou tel signifiant, je suis en droit d'exiger qu'il m'indique les raisons sur lesquelles se fonde sa conviction. Et ces raisons fussent-elles d'ordre purement intuitif, qu'il faudrait encore, autant que possible, expliciter cette intuition. A première vue, il est loin d'être évident, par exemple, qu'un mot tel que *ke* «fumée» ait bien ce caractère expressif que l'auteur a voulu lui prêter.

Maintenant il est temps de jeter un coup d'oeil sur les principaux résultats de l'étude.

Pour ce qui est du système vocalique (Chap. 1-8), la méthode comparative ne permet pas de postuler pour le proto-basque un état sensiblement différent de celui toujours en vigueur dans la majorité des variétés basques. C'est-à-dire, il y a un système analogue à celui castillan moderne, à cinq phonèmes /i, e, a, o, u,/ et trois degrés d'aperture. On peut même énoncer de façon plus positive que la méthode comparative conduit à projeter le système vocalique actuel dans le proto-basque; à l'exception peut-être de certains détails de distribution, notamment en ce qui concerne les diphtongues.

Si nous passons des voyelles aux consonnes (Chap. 9-19), je ne crains pas d'affirmer que le résultat le plus important de l'étude entière, c'est sans doute la reconstruction du système consonantique proto-basque. L'auteur est amené à restituer le système suivant:

Consonnes fortes: — /t/ /tz/ /ts/ /k/ /N/ /L/ /R/
 Consonnes douces: /b/ /d/ /z/ /s/ /g/ /n/ /l/ /r/,

en plus de /h/ et d'une ou de deux séries de phonèmes palatalisés (p. ex. / \tilde{s} /, / \tilde{l} /, / \tilde{n} /, / \tilde{t} /) qui servent à la formation de diminutifs. (Le lecteur doit tenir présent que le /z/, aussi bien que le /s/, est une sifflante sourde; c'est par le point d'articulation que le /z/ se différencie du /s/).

Ces deux séries principales forment une seule corrélation; le trait pertinent qui uniformément les différencie étant l'intensité ou la tension articuloire —ces deux notions, inégales en théorie, se distinguent très mal dans la pratique, comme l'a observé avec raison M. Martinet—. Ce système-ci présente de notables différences avec celui du basque moderne. D'une part, dans n'importe quel dialecte basque contemporain, les phonèmes /N/ et /L/ font radicalement défaut. Et d'autre part, les phonèmes /m/ et /p/, aujourd'hui communs à tous les dialectes, n'auraient pas appartenu au protobasque, bien qu'ils aient fait promptement leur entrée dans un système postérieur. Quant à la nature de l'opposition entre les deux séries, on peut remarquer ceci:

Dans la plupart des dialectes, l'opposition /R/ \leftrightarrow /r/ subsiste encore aujourd'hui comme une opposition d'intensité, le R étant plus énergique, ayant plus de vibrations, que le r. Il faut excepter 1) le souletin, qui ne connaît plus qu'une seule vibrante, le r doux ayant passé à d après diphtongue et s'étant amui partout ailleurs; 2) le bas-navarrais et quelques variétés labourdines où l'introduction du grasseyement a altéré le caractère de l'opposition. L'opposition /z/ \leftrightarrow /tz/ de même que /s/ \leftrightarrow /ts/ est celle qu'il y a entre une sifflante et son affriquée, et où l'affriquée est d'une articulation plus énergique que la sifflante correspondante. C'est pourquoi on peut continuer à voir ici, à la rigueur, une opposition d'intensité. A titre de curiosité, on peut signaler que, dans la plupart des parlers biscayens, cette opposition a singulièrement changé d'aspect; c'est qu'il y a eu deux changements phonétiques en sens opposé: $z > s$ et $ts > tz$. Dans ces parlers, il ne reste donc qu'une seule opposition /s/ \leftrightarrow /tz/. Par conséquent, ces deux termes se distinguent ici non seulement par l'occlusion de l'affriquée, ou —si l'on veut— par l'énergie articuloire, mais aussi bien par le point d'articulation.

Pour ce qui est des occlusives, aujourd'hui le trait pertinent qui distingue les deux séries, c'est bien —semble-t-il dans toutes les régions du pays— la sonorité. Cependant, dans un article intitulé «A Proto-European Consonant System and the Pronunciation of Sumerian», paru dans *Studia Linguistica* III, M. Nils M. Holmer suggérerait déjà la possibilité que cet état de choses soit d'origine relativement récente: «There is strong reason to think that in ancient times the consonant system of most of the languages spoken in the same area was entirely different». Un peu plus tard, dans un essai sur «la sonorisation des occlusives initiales en basque» M. André Martinet a postulé «un système consonantique primitif qui distinguait essentiellement entre deux séries dont les caractéristiques en position de différenciation optima, étaient

respectivement l'aspiration et son absence». (*Word* 6 (1950), pp. 226 ss., repris dans *l'Economie des changements phonétiques*, Chap. XIII).

En reconstruisant pour le proto-basque un système consonantique qui s'écarte du système actuel, M. Michelena a donc pu s'inspirer du précieux travail de M. Martinet, mais la ressemblance entre les deux théories n'est que très partielle, et l'originalité du savant basque se montre autant dans les détails que dans l'ensemble de la reconstruction.

Dans les chapitres 12-17 l'auteur a présenté un grand nombre d'arguments, de nature très variée, qui visent à démontrer la validité de sa reconstruction, notamment en ce qui concerne l'absence de /p/, /f/ et /m/, et la présence de /N/ et /L/. Entreprendre de les résumer ici allongerait par trop ce compte-rendu, et je m'en dispense d'autant plus volontiers que les spécialistes intéressés ont déjà pu lire un résumé fait par l'auteur lui-même, intitulé: «Las antiguas consonantes vascas» et paru dans: *Miscelánea Homenaje a André Martinet* I (La Laguna, Canarias 1957), pp. 113-157.

Je dirai donc seulement que son argumentation m'a pleinement convaincu. Convaincu de quoi? De l'authenticité historique du système consonantique tel que M. Michelena le décrit? Bien sûr que non. Cela serait accorder à la méthode comparative un pouvoir magique qu'elle n'a pas, et se méprendre sur le caractère de son enseignement. Déjà le fait, reconnu par l'auteur, que «nos méthodes de reconstruction comportent une forte tendance à simplifier à outrance des situations complexes» (o.c., p. 202) suffirait à nous mettre en garde contre l'optimisme un peu naïf d'une telle affirmation. Rien n'empêche en effet de supposer qu'il y ait eu des oppositions phonologiques anciennes qui se sont perdues ensuite sans laisser de traces. Dans ce cas, le meilleur comparatiste est incapable de restituer quoi que ce soit, à moins que la comparaison extrabasque ne lui vienne en aide, ce qui, pour le moment, ne semble guère probable.

Certes, ce serait pousser trop loin le scepticisme que de prétendre qu'une reconstruction comme la présente se situe totalement en dehors de la réalité historique. Une position semblable produit en plus l'inconvénient de dénier à cette reconstruction tout intérêt pour la comparaison avec d'autres langues. Je me garderai bien de préconiser un scepticisme aussi radical. Pourtant je ne me défends pas de croire qu'il y a une distinction essentielle à faire entre un jugement existentiel, qui affirme la présence d'un certain trait, et un jugement négatif proclamant que tel ou tel trait est absent de ce qu'on se plaît à nommer le proto-basque. Il est facile à voir que ces deux catégories de jugements n'ont pas la même portée historique. Quand le comparatiste est amené à restituer une opposition perdue, disons une opposition /N/ ↔ /n/, on peut se fier à ce que cela correspond bien, du moins dans une certaine mesure, à une réalité historique. Voici le moment de rappeler que c'est précisément dans cette direction que des résultats obtenus par la méthode comparative ont été maintes fois confirmés par des découvertes ultérieures. D'autre part, quand le comparatiste décrète l'absence, disons, de /m/ dans le proto-basque, cela veut dire en somme, qu'il peut très bien se passer d'un ancien phonème nasal bilabial, qu'il n'a pas besoin d'en supposer l'existence pour expliquer de manière satisfaisante l'ensemble de faits sous considération, ou même, dans certains cas, que cette supposition poserait des difficultés plus ou moins malaisées à résoudre. Rien de plus.

Sur ce plan, on ne pourra guère espérer d'atteindre à la réalité historique; et je doute assez qu'il nous faille y aspirer. Le linguiste a beau s'occuper de la diachronie,

cela ne le fait pas historien. Entre le linguiste et l'historien de la langue il restera toujours un décalage méthodique. Il y a ici une certaine différence d'orientation, que l'exemple suivant peut laisser entrevoir.

Il n'est pas rare en linguistique diachronique qu'il y ait plusieurs théories qui rendent compte de tous les faits à expliquer. Alors, le linguiste choisira celle qui, d'une façon générale, produit les explications les plus simples, simple dans un sens qui reste à élaborer. Rien ne garantit toutefois que celle-là soit précisément la plus conforme à la réalité historique. Peut-être même, plus d'un serait-il tenté de dire qu'ici comme ailleurs, le plus simple, c'est bien le moins réel.

Pour reprendre maintenant notre point de départ, je dirai que ce dont je suis convaincu, c'est de l'utilité pratique du schéma consonantique proto-basque, tel qu'il a été reconstruit par M. Michelena. En effet, la théorie de cet auteur permet de rendre compte, d'une façon on ne peut plus élégante, d'un grand nombre de faits de nature assez variée, dont plusieurs étaient demeurés jusqu'ici sans explication valable. Parmi la multitude d'exemples qu'on pourrait citer, je ne choisirai qu'un seul, celui qui est traité à la page 326 de l'ouvrage, et qui est des plus impressionnants:

Pour désigner «l'hirondelle» il y a essentiellement deux types: *enara* (variantes: *inbara*, *ainbera*, *iñare*, *añari*, etc.) et le type biscayen *elae*. Conformément aux lois établies au cours de l'étude (-*n* < -*N*, -*r* < -*l*), la forme *enara* peut très bien procéder d'un plus ancien **eNala*. À côté de cette forme-là, nous avons par une double métathèse — permutation de la nasale et de la latérale, accompagnée d'un renversement de termes de l'opposition d'intensité articulatoire — la variante hypothétique **eLana*, qui, en biscayen, donne régulièrement *elae*. (cf. *kampana* > bisc. *kampae*, **gaztana* > bisc. *gaztae*).

Je voudrais entamer maintenant une autre question, question moins importante sans doute que ce qui précède — du moins du point de vue de la reconstruction — mais ayant encore un intérêt considérable. Il s'agit de la dite sonorisation des occlusives après *l* et *n*, dont on trouvera l'exposé aux paragraphes 9-10 du chapitre 18. J'en cite l'alinéa qui suit:

Il y a deux manières d'interpréter ces faits. Le plus naturel semble de penser qu'en basque on est arrivé à neutraliser l'opposition sourde ↔ sonore après nasale et *l*, en sonorisant les occlusives sourdes dans cette position à une époque postérieure à l'introduction des premiers emprunts latins. Le roncalais et le souletin seraient alors des dialectes archaisants qui ont le mieux conservé l'ancien état de choses. Mais peut-être peut-on supposer également qu'il s'agissait d'un type de langue où l'opposition demeurerait suspendue dans ces contextes, dans lesquelles les occlusives se prononçaient uniformément sonores (ou douces). Dans cette hypothèse, les mots d'emprunt et les nouvelles formations, qui présentaient des groupes formés par une nasale ou une *l* suivies d'une occlusive, continueraient de s'adapter assez longtemps au type normal, le roncalais et le souletin étant les dialectes qui les premiers abandonnèrent cette pratique. Cela veut dire évidemment que *alte* et *galte* p.ex. étaient des mots complexes qu'il faudrait analyser *al-te* et *gal-te*, de même que, selon toute probabilité, *igante* était *igan-te*. (FHV, p. 355).

Afin d'être tout-à-fait complet, l'auteur aurait pu rappeler une autre hypothèse encore, celle, émise par M. Saroihandy en 1913, suivant laquelle le «changement phonétique» *nt* > *nd*, etc. aurait été commun à une région comprenant le pays basque entier, le Béarn et une partie de la Gascogne. Les Gascons et les Béarnais au-

raient plus tard rétabli la sourde sous l'influence d'un dialecte roman considéré comme plus académique, puis, l'étendu bilinguisme béarno-souletin a opéré le rétablissement dans un certain nombre de mots dans les dialectes basques les plus orientaux. (Voir Gavel, o.c. § 111).

Personnellement, je préfère la deuxième hypothèse qu'expose M. Michelena, mais il faut avouer que jusqu'ici aucune « preuve décisive » (cf. Gavel, p. 260) n'a été découverte, et il est difficile qu'on en découvre jamais, à cause de l'absence de textes souletins suffisamment anciens.

Il y a une question qui a souvent embarrassé les basquistes, c'est le problème délicat de l'accent. On ne peut pas reprocher à l'auteur de l'avoir contourné. C'est ce qu'il n'a pas fait, il y prête au contraire beaucoup d'attention; deux longs chapitres y sont consacrés. Le chapitre 20 donne une description détaillée de l'accent moderne. (Le terme « moderne » est à prendre dans un sens large, parmi les témoignages cités figurent ceux de Zaldibia, de Marineo et de Leizarraga, qui sont tous du XVI^e siècle.)

Le chapitre 21 qui conclut l'ouvrage, soutient l'hypothèse que le proto-basque —ou un basque ancien— connaissait un accent d'intensité automatique et fixe sur la seconde syllabe du mot non-composé. Sans vouloir prendre ici position dans le débat entre M. Michelena et M. Martinet, pour qui la syllabe initiale est « la position privilégiée entre toutes », je suis d'avis qu'en tout cas l'interrelation positionnelle entre l'accent dynamique et l'aspiration est à retenir.

L'essentiel de l'argumentation de M. Michelena est déjà contenu dans son article « A propos de l'accent basque » paru dans *BSL* 53 (1957-1958), 204-233, bien qu'il convienne de noter que le nouvel exposé présente pas mal d'additions inédites, notamment les paragraphes 21.8-21.11.

Avant de terminer ce compte-rendu je voudrais ajouter encore quelques remarques détachées, d'importance quelque peu secondaire.

p. 51: La dérivation du mot basque *makila* « bâton » du pluriel latin *bacilla* est entièrement convaincant, tant du point de vue sémantique que du point de vue de la forme. Encore suis-je curieux de savoir si l'idée n'est jamais venue à personne de ranger ce mot parmi les emprunts au hamito-sémitique. Il y a en effet l'hébreu *maqqēl* « bâton » et l'ancien égyptien *maqira*, idem, ce qui ne laisse pas d'être une rare coïncidence.

p. 65: Il est intéressant de remarquer qu'une forme *cibulla* « oignon » est déjà attestée dans le latin du soi-disant Plinius Valerianus {2,3}. Dans les Gloses (cf. *DELL* I, p. 114) il y a entre autres *cibula* et *cipulla*, celui-ci pouvant être l'étymon direct du basque *kipula*. Dans ce cas, le passage *e* > *i* dans cet exemple-ci serait déjà latin.

p. 186: Le mot *txiki* dans le sens de « peu », cité comme du roncalais d'Isaba, appartient sans doute au roncalais commun. Je l'ai entendu plus d'une fois à Uztárroz, p.ex. *ardau txiki*, « peu de vin », et il apparaît également dans la version roncalaise de l'Évangile selon St. Matthieu par P. Hualde Mayo de Vidangoz, p.ex. *eta cer tsiqui dra erequin causitandimec* (Mt. 7.14b). Dans Mt. 6.30 on lit: . . . *fede chiquitaco guizonac* . . ., ce qui fait présumer que la différence entre *tsiqui* et *chiqui* est d'ordre purement graphique. Il y a encore: *aita laxoen umek ogi txiki eta anitx bizio* (les enfants de père paresseux peu de pain et beaucoup de vices), proverbe cité par Azkue, *Particularidades del dialecto roncalés*, p. 261.

p. 214: Le mot *epber* n'a le sens de «dièvre» que dans l'idiolecte particulier à l'auteur, partout ailleurs il signifie «perdrix». Il y a une forme labourdine *epberdi*, citée par Lhande, ce qui semble indiquer une origine béarnaise, à moins qu'il ne s'agisse là d'un croisement entre une forme *epber* déjà existante et le mot béarnais *perdi(c)*.

p. 246: J'ignore si cela est un argument pour ou contre le caractère adventice de l'aspiration initiale des pronoms démonstratifs, mais il est curieux de constater que les formes à occlusive initiale (*kau, kori, kura*, etc.; *gau, gori, gura*, etc.) se trouvent précisément là où l'aspiration semble s'être perdue le plus tôt.

p. 285 {§ 14.4(c)}: On pourrait ajouter une forme roncalaise *entzagúr* que j'ai entendue à Uztárroz.

p. 371: Pourquoi refuser au chapitre 19 qui s'appelle: «El sistema consonántico antiguo» le titre de «El sistema fonológico antiguo», vu que le premier paragraphe de ce chapitre donne un aperçu du système vocalique proto-basque?

En outre, je désirerais que dans ce chapitre-ci ou à quelqu'autre endroit de l'ouvrage, l'auteur nous fournisse la liste complète des groupes consonantiques anciens. A l'aide de l'information contenue dans le livre —notamment dans le chapitre 18— le lecteur peut essayer, il est vrai, de dresser lui-même cette liste, mais l'auteur aurait dû lui épargner cet effort, il me semble. Il faut croire d'ailleurs que cela lui aurait été facile, car: «... le basque ancien avait un système consonantique relativement simple. Les phonèmes étaient peu nombreux et leurs possibilités combinatoires très réduites». (o.c. p. 375).

Je dois attirer encore l'attention sur un supplément contenant l'index des mots latino-romans ainsi qu'une liste des noms aquitains et ibères cités au cours de l'étude. Ce supplément utile, confectionné par l'helléniste Manuel Agud, a paru dans le *BAP* 18 (1962), 71-77. J'espère qu'il sera inclus dans une nouvelle édition du livre.

Finalement, je voudrais inclure ici une remarque de portée plus générale. Il est un manque regrettable qui se fait douloureusement sentir dans tout l'ensemble des études euskarologiques: c'est l'absence d'un Atlas Linguistique Basque.

La lecture de l'étude de M. Michelena m'a convaincu une fois de plus de la gravité de cette lacune: il est certain que nous serions infiniment plus avancés, notamment en phonétique historique, si nous étions mieux renseignés sur le cours exact des isoglosses qui séparent les formes dialectales divergentes. Aussi avec joie j'ai appris récemment que la préparation de l'Atlas si longtemps désiré vient de commencer. J'espère que ce travail de géant continuera sans interruption aucune et qu'il sera mené à bonne fin.

La coutume semble vouloir que le critique dénonce les erreurs typographiques et autres imperfections du même genre. J'ai été particulièrement minutieux à ce prétendu devoir, néanmoins la récolte s'est révélée des plus pauvres. La vérité est que le livre a été préparé avec un soin illimité, dont il faut féliciter l'auteur aussi bien que l'éditeur. J'ai pris la peine de vérifier tous les renvois aux autres paragraphes du même ouvrage. Parmi plusieurs centaines de ces renvois il n'y avait que 7 d'erronés. P.ex.: à la page 210 note 11, il y a un renvoi à la note 13 du paragraphe 5.8. Il faut lire: note 16. Du reste, on n'éprouve jamais de difficulté à retrouver l'endroit exact, ce qui me dispense de mentionner les autres. Je remarquerai encore que la note 18 du chapitre 5, nommée aux pages 245 et 368, n'existe pas, elle a été incorporée au texte du paragraphe 5.10.

Quant aux fautes d'impression proprement dites, j'en ai compté 5, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup plus. C'est un nombre on ne peut plus infime, surtout pour un ouvrage d'une telle envergure. Il n'y en a que deux qui méritent d'être consignées ici: à la page 103 (§ 4.9b) au lieu de «vizc. *zai*» lire: «vizc. *zab*», et au milieu de la page 266, au lieu de «b < f» lire: «f < b».

Il va sans dire qu'on pourrait s'étendre encore longuement sur un livre aussi riche en idées qu'en matériaux. Mais forcément, il faut bien renoncer à être complet, dès qu'il s'agit d'une étude aussi monumentale, et je serais heureux si ce compte-rendu, tout insuffisant qu'il est sous beaucoup d'aspects, pouvait au moins servir à motiver la conviction qui est la mienne et que je résumerai dans la conclusion suivante:

Ce livre-ci est destiné à faire époque; il constitue un instrument scientifique absolument indispensable à tout bascologue digne de ce nom; davantage, il ne doit manquer désormais sur la table de travail d'aucun basquisant sérieux.